

Éric Vallet*

*La vigne et le palmier.
Identités provinciales et construction de l'État
sous le sultanat rasûlide (VII^e-IX^e/XIII^e-XV^e siècles)*

Abstract. *The Vineyard and the Palm Tree. Provincial Identities and State Formation under the Rasûlid Sultanate (7-9th c. AH/13-15th c. AD)*

At the end of the 14th century, some representatives of two great territories of the Rasûlid kingdom – the coastal plains of Tihâma and the mountains around Ta'izz – were opposed at the Sultan's Court in a verse controversy about the superiority of the palm tree over the vineyard. Starting from this point, this study aims at understanding how the identity of the greatest yemeni provinces came to be summarized by their respective agricultural products, dates and grapes. Such an evolution has to be linked with the political transformations of the Yemeni land from the end of the 12th century. The unification of the kingdom was accompanied by a strong agricultural development and a deep reorganization of trade networks which enforced regional specializations during the 13-14th centuries. Tihâma's crisis in the second half of the 14th century and the subsequent reconstruction caused a growing competition between the yemeni provincial identities.

Résumé. À la fin du XIV^e siècle, une controverse en vers opposa à la cour du sultan rasûlide du Yémen des représentants des deux grandes régions du royaume – les plaines côtières de la Tihâma et les montagnes des environs de Ta'izz - pour savoir qui du palmier ou de la vigne était le plus digne d'intérêt. En partant de ce fait, cette étude cherche à éclairer comment l'identité des plus grandes provinces du Yémen en est venue à se cristalliser autour de leurs produits agricoles respectifs, les dattes et le raisin. Un tel phénomène devient compréhensible lorsque l'on observe

* Historien, Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne.

que les transformations de la structuration politique du territoire yéménite à partir de la fin du XII^e siècle se sont accompagnées d'une mise en valeur accrue de ses différents terroirs et d'une réorganisation profonde des circuits d'échange, renforçant les spécialisations économiques régionales au cours des XIII^e-XIV^e siècles. La crise qui frappa en particulier la Tihâma dans la seconde moitié du XIV^e siècle et les efforts de reconstruction qui suivirent entraînèrent une rupture de ces équilibres et une concurrence accrue entre les identités provinciales.

À la fin du VIII^e/XIV^e siècle eut lieu à la cour du sultan du Yémen, al-Malik al-Ashraf Ismâ'îl¹, une curieuse controverse en vers pour savoir qui, de la vigne ou du palmier, était l'arbre le plus digne de considération et d'estime (al-Khazrajî, 1981 : II, 218)². La tradition rapporte que les lettrés et les émirs qui étaient présents en ce mois de ramadan 795/juillet 1393 dans la forteresse de Ta'izz, siège du sultanat, se répartirent en deux camps : ceux qui venaient de la Tihâma, la plaine côtière de la mer Rouge, se firent les défenseurs du palmier et de son fruit, la datte, tandis que les hommes des montagnes ne jurèrent que par la vigne et ses grappes de raisin. De quel côté les poètes firent-ils pencher la balance ? Noire comme le jais de l'amante ou comme le musc, la datte l'emporta finalement sur la pâle blancheur du raisin (al-Ḥibshî, 1980 : 142-143).

On ne pourrait voir là qu'un simple jeu courtois, illustration d'un genre (les *mufâkharât*) alors très en vogue à la cour rasûlide, reflet de pratiques littéraires dont l'histoire reste encore largement à décrire. Telle qu'elle nous est racontée, la controverse de la vigne et du palmier paraît surtout avoir été le prétexte à l'exposition d'appartenances territoriales antagonistes d'une nature qui ne se laisse pas aisément approcher. Dans le Yémen pré-moderne, l'attachement de l'homme de tribu à son territoire ou l'inclination de l'urbain pour sa ville ne font guère de doute, mais il ne s'agit alors que d'un terroir limité, bien circonscrit, souvent disputé. À l'autre bout de l'échelle géographique, on connaît aussi de nombreuses manifestations de l'identification à l'entité « Yémen » au travers du monde arabo-musulman³. Ce dernier phénomène relevait cependant plus de la filiation tribale que de l'appartenance territoriale. Les enquêtes historiques ont plus rarement porté sur un niveau intermédiaire, cet espace que nous appellerons par commodité « province », comprise entre le micro-territoire de la tribu ou de la ville et l'entité englobante que constituait le Yémen. La controverse de la vigne et du palmier laisse transparaître deux de ces identités provinciales. L'une se rattachait à la Tihâma, cette bande de terre large d'une cinquantaine de kilomètres, bordant la mer Rouge et scandée par la succession de plusieurs grands wâdîs, depuis la région de Harad au nord jusqu'à Mawza' au sud. L'autre

1. Sultan régnant entre 778/1377 et 803/1400. Al-Ashraf appartient à la famille rasûlide, une dynastie qui domina une grande partie du Yémen entre 626/1229 et 858/1454. Pour un aperçu de l'histoire de cette dynastie, voir Smith, 1988 : 150-154.

2. Je remercie M'hamed Saïd (Université de Tunis 1) de m'avoir permis de retrouver cette référence.

3. Voir notamment pour les débuts de la période islamique Vadet, 1969 et pour la période ottomane Hathaway, 2003.

correspondait aux montagnes du sud du Yémen, ce « Yémen vert »⁴ abondamment arrosé par les pluies du printemps et de l'été, qui englobait à la fois les régions de Ta'izz/al-Janad et de Jibla [fig. 1]. Aux yeux des contemporains, ces deux provinces côtière et montagneuse constituaient *al-Yaman al-asfal*, le « Bas-Yémen », ou même le « Yémen » tout court⁵.

L'affirmation d'identités distinctes entre ces deux ensembles fut un processus long et complexe. Il est certain qu'au Yémen, comme ailleurs, les élites savantes, poètes, secrétaires et hommes de religion, jouèrent un rôle déterminant dans cette alchimie identitaire. Pour autant, on sait peu de choses sur les rapports entre les *'ulamâ'* de la Tihâma et ceux des montagnes du Bas-Yémen. Les sources sont abondantes, mais un examen précis reste encore à mener, en lien avec la question des mouvements religieux dans le Yémen du Sud et de la diffusion du soufisme, qui a pu constituer à partir du VII^e/XIII^e siècle un marqueur identitaire fort, notamment en Tihâma⁶. Nous nous concentrerons plutôt ici sur le rapport entre ce processus identitaire et la construction politique de l'espace telle qu'elle fut mise en œuvre par le sultanat rasûlide entre le VII^e/XIII^e et le IX^e/XV^e siècle. La controverse de la vigne et du palmier se déroula sous les yeux du sultan, vraisemblablement sur sa suggestion même. Que pouvait bien signifier ce geste dans le contexte de la fin du VIII^e/XIV^e siècle, alors que le sultanat rasûlide avait déjà plus d'un siècle et demi d'existence ?

Fondements de l'espace politique des Rasûlides

La constitution de l'espace rasûlide s'inscrit dans la lignée de la vaste recomposition inaugurée par la conquête ayyûbide du Yémen en 569/1173. Sous l'égide de l'oncle de Saladin, Tûrânshâh, puis de son frère, ʿUḡtḡakîn, les nouveaux maîtres du pays unifièrent sous une même souveraineté un certain nombre de régions qui, des hauts-plateaux du nord du pays autour de Şan'â' jusqu'à la Tihâma, obéissaient jusqu'alors à des dynasties indépendantes et souvent hostiles (Bates, 1975). Cette nouvelle organisation du territoire reposait essentiellement sur un réseau de forteresses et de villes fortifiées. On trouvait parmi les premières des places anciennes comme al-Dumluwa et al-Ta'kar – auparavant deux bastions des dynasties ismaéliennes dans les montagnes du sud –, ou de nouvelles citadelles comme Ta'izz, rapidement promue à partir des Ayyûbides au rang de

4. Cette expression est couramment utilisée dans les documents administratifs de l'époque rasûlide. Voir par exemple le manuscrit H 130 de l'Ambrosiana (Milan), *Mulakkbḡas al-ḡitan*, f°15 r°.

5. Dans les chroniques d'époque rasûlide, le terme *al-Yaman* désigne le plus souvent le Bas-Yémen, qui commençait au sud du col de Sumâra. Voir à ce sujet Smith, 1974a : II, 215 et les indications de l'article de T. Klaric dans le présent volume. Cet usage tranche avec celui des géographes arabes qui englobent sous ce nom toutes les régions au sud du Ḥijâz. Voir par exemple Ibn al-Mujâwir, 1951 : 39.

6. Une présentation succincte des écoles religieuses au Yémen se trouve dans Renaud, 1984 : 57-68. Sur l'histoire du soufisme au Yémen, voir Knys, 1999 et sur les recueils de biographie de savants yéménites à l'époque rasûlide, Vallet, 2006 : I, 57-59 et 70-80.

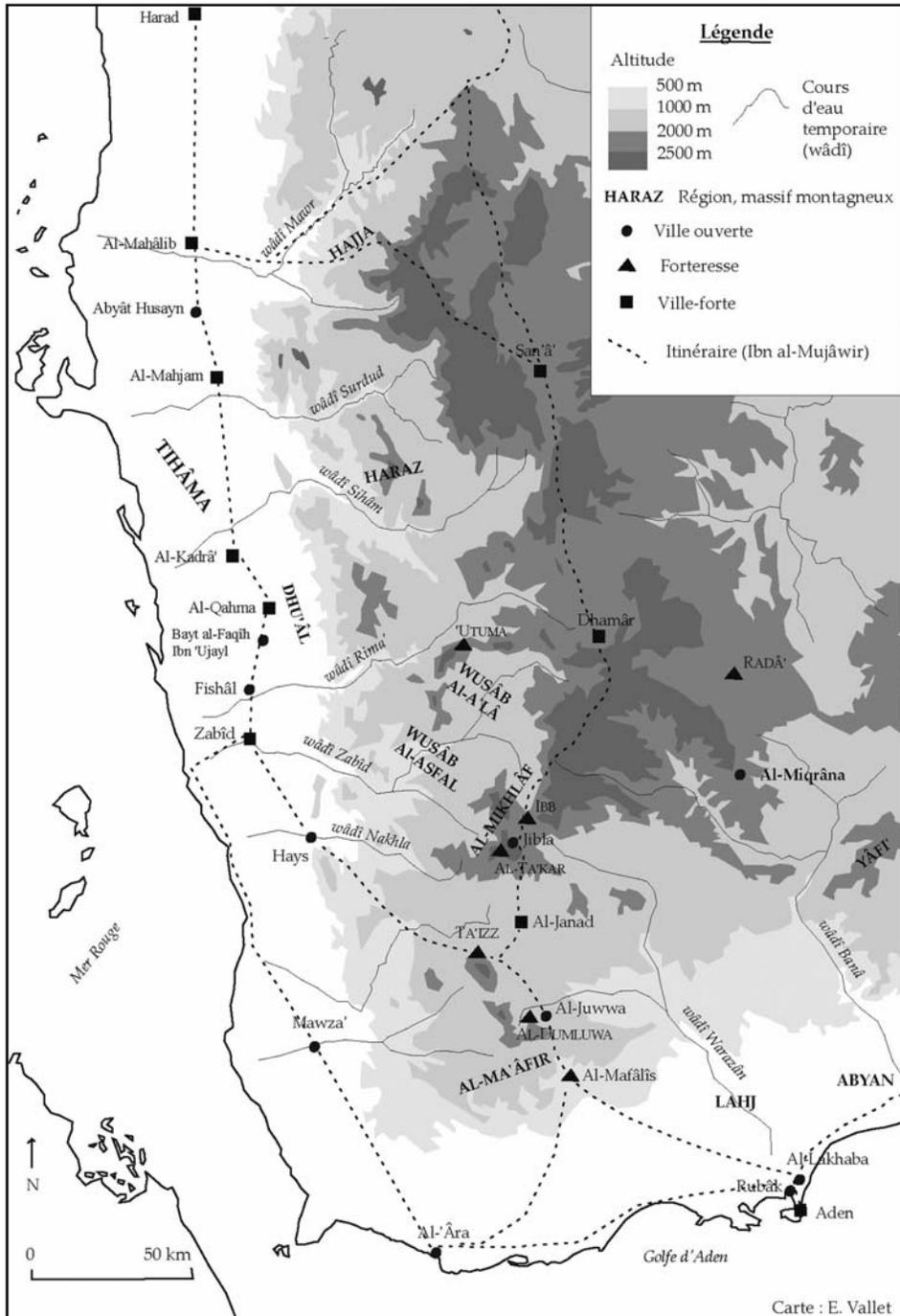


Fig. 1. Les régions centrales du Yémen rāsulide.

« trône de la royauté (*sarîr al-mulk*) et forteresse des rois (*ḥuṣn al-mulûk*) », selon l'expression du géographe persan Ibn al-Mujâwir (Ibn al-Mujâwir, 1951 : 156). Toutes se trouvaient dans les montagnes, juchées sur des éminences rocheuses qui les mettaient en position de contrôler une région entière, d'assurer sa défense tout autant que de centraliser la collecte de ses impôts. Les villes fortifiées étaient bien moins nombreuses que les citadelles. Zabîd, capitale de la Tihâma depuis le III^e/IX^e siècle, était sans conteste la première d'entre elles. Ses fortifications avaient été reconstruites en 597/1200 par l'Ayyûbide Ṭughtakîn, de même que celles de 'Adan et d'al-Janad, noyau urbain le plus important du Yémen vert (Ibn al-Mujâwir, 1951 : 74, 127 et 164). Le même processus affecta plusieurs villes de la Tihâma, situées au centre des grands wâdîs, dans le courant de la première moitié du VII^e/XIII^e siècle. Ces cités fortifiées exerçaient non seulement les mêmes fonctions que les forteresses. Plus encore, elles accueillèrent souvent plusieurs marchés, de nombreux édifices religieux ainsi que les demeures royales⁷.

Le réseau mis en place par les Ayyûbides ne fut pas fondamentalement modifié avec l'indépendance de Nûr al-Dîn 'Umar b. Rasûl, lieutenant turcoman du dernier sultan ayyûbide du Yémen, qui affirma son pouvoir à partir de 626/1229 et fonda sa propre dynastie, les Rasûlides. Plusieurs documents permettent de suivre l'évolution du gouvernement des différentes régions dans les premières décennies du sultanat naissant. Ibn Ḥâtîm, un émir chroniqueur de la seconde moitié du VII^e/XIII^e siècle, nous livre ainsi pour l'année 647/1249 une liste des provinces (*a'mâl*) attribuées sous forme d'*iqṭâ'*⁸ à certains membres de la famille rasûlide ou à des émirs nommés par le sultan (Smith, 1974a : I, 233). Le recueil d'archives administratives constitué à la fin du VII^e/XIII^e siècle et publié sous le titre de *Nûr al-ma'ârîf* (Jâzim, 2003 et 2005) recèle un autre inventaire des détenteurs d'*iqṭâ'* et de leurs circonscriptions, malheureusement à une date inconnue⁹. Tous deux montrent bien d'une part la prééminence des villes-fortes dans le contrôle des wâdîs de la Tihâma et d'autre part le rôle des forteresses dans la structuration des terroirs plus étroits des montagnes, parfois identifiés à une seule tribu, comme dans le cas des Banû Sayf, au nord-ouest de Ta'izz.

La série de cartes contenues dans le *Livre des revenus du sultan al-Mu'ayyad Dâwûd (Irtifâ' al-dawla al-mu'ayyadiyya)*, un ouvrage administratif et fiscal de la fin du VII^e/XIII^e siècle¹⁰, constitue un témoignage exceptionnel de la façon

7. Pour une étude de la structuration urbaine de 'Adan et de Zabîd à l'époque rasûlide, voir É. Vallet, 2006 : I, 133-158 et 283-292. L'étude approfondie de la ville médiévale d'al-Janad reste encore à mener.

8. La nature de ces *iqṭâ'*, dont la dénomination fut empruntée à l'Égypte et à la Syrie de l'époque ayyûbide, reste largement à explorer. Dans l'état actuel de nos recherches, il est difficile de dire dans quelle mesure certains revenus de la fiscalité foncière furent concédés directement par le sultan à ses émirs, à l'image de ce qui était en vigueur dans les régions centrales du Proche-Orient.

9. Jâzim, 2005 : 25-36. Par comparaison avec les données répertoriées dans les chroniques rasûlides, les noms des émirs cités laissent penser que cette liste date au plus tard des années 670/1270.

10. Ce manuscrit acquis aux débuts des années 2000 par la bibliothèque du roi Fahd (Riyad, Arabie Saoudite) est en cours d'édition par Muḥammad Jâzim, chercheur au Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Ṣan'â'. Je le remercie vivement de m'avoir permis d'accéder à une copie numérique de ce manuscrit.

dont le pouvoir rasûlide se représentait son propre espace, plus d'un siècle après la conquête ayyûbide. La carte générale du Yémen, incluse dans un cercle qui symbolise la mer, fait nettement ressortir les régions du cœur du sultanat, organisées autour d'un triangle Ta'izz-Zabîd-Adan [fig. 2]. À l'intérieur de ce premier triangle vient s'inscrire un second, plus réduit, constitué par les trois forteresses principales du Bas-Yémen, Ta'izz, al-Ta'kar et al-Dumluwa. Enfin, les wâdis et les villes fortes de la Tihâma sont disposés de façon linéaire jusqu'à Zabîd, tandis que le Yémen des hauts-plateaux se réduit à ses villes principales, Dhamâr, Şan'â' et Şa'da, singulièrement rapprochées sur la carte. La différence des configurations vient souligner l'organisation différente des réseaux de lieux de pouvoir : linéaire dans le cas de la Tihâma, multipolaire dans le cas des montagnes du Bas-Yémen.

Pour autant, l'espace des Rasûlides n'était pas une simple juxtaposition de provinces ou de citadelles. Les comptes d'approvisionnement des plus grandes forteresses, contenus dans *Nûr al-ma'ârif* (Jâzim, 2003 : 525-533 et 540-553) manifestent d'une façon très concrète le fonctionnement en réseau de places-fortes rasûlides dans le Bas-Yémen : leurs ressources courantes provenaient non seulement des terroirs les plus proches, mais aussi des autres centres fortifiés du territoire sultanien : Zabîd et Aden sur les plaines côtières, al-Janad, Ta'izz et al-Ta'kar dans les montagnes du Yémen vert. Une même complémentarité apparaît dans l'inventaire de l'approvisionnement annuel de la cour sultaniennne à Ta'izz, tel qu'il fut enregistré en 694/1293 (Jâzim, 2005 : 6-7). De Zabîd arrivaient notamment l'huile de sésame, le beurre clarifié, les dattes et divers objets de l'artisanat local (vannerie ou céramique) ; de 'Adan toutes les épices de l'Inde, mais aussi des dattes importées depuis les régions orientales (Ḥaḍramawt, Oman) et du riz. Dans le cercle plus rapproché des montagnes méridionales, les forteresses du Mikhlâf Ja'far (région d'Ibb et Jibla) fournissaient le fenugrec, les noix et les lentilles et la ville de Jibla le sucre. Enfin, les cuisines sultaniennes faisaient venir des environs de la capitale le miel, mais aussi la coriandre, le carthame, la moutarde ou encore... le raisin qui était porté, après chaque vendange, « jusqu'au Trésor (*khizâna*) de la forteresse de Ta'izz la bien gardée » depuis les proches districts de 'Abadân et de Khadîr¹¹, selon un autre document de *Nûr al-ma'ârif* (Jâzim, 2003 : 380). Si une telle diversification des lieux d'approvisionnement répondait largement à la diversité naturelle des terroirs du Yémen rasûlide, il est certain que l'unification de la Tihâma et des montagnes du sud sous un même pouvoir politique contribua au renforcement décisif de la spécialisation agricole, artisanale et commerciale des différentes provinces. Aux réseaux de pouvoir se superposèrent ainsi des réseaux de commerce fortement structurés (Vallet, 2006 : I, p. 311-314).

Avec le règne d'al-Muzaffar, les forteresses et villes-fortes qui avaient constitué la première assise militaire et économique du sultanat furent progressivement

11. 'Abadân et Khadîr sont deux régions situées au sud-est de Ta'izz, à proximité du Jabal Şabir, particulièrement célèbres pour leurs fruits (Al-Maqḥafi, 2002 : I, 562 et II, 999).

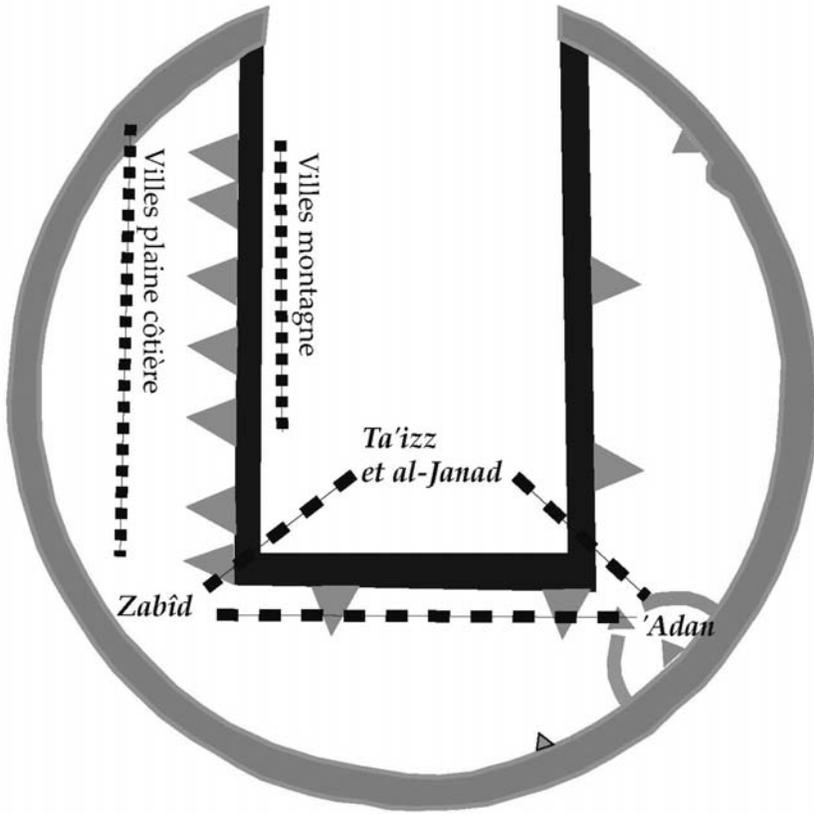


Fig. 2. Représentation schématique du Yémen d'après l'Irtifâ' al-dawla al-mu'ayyadiyya.

doublées d'un espace propre au pouvoir princier, selon un modèle ancien qui avait conduit, sous les Abbassides de Bagdad ou les Umayyades de Cordoue, à l'apparition des villes-palais telles que Samarra ou Madînat al-Zahra. Tha'bât, situé à 3,5 km au sud-est de Ta'izz, au pied du jabal Şabîr, est sans conteste le plus notable de ces ensembles (Smith, 1974 b). Déjà occupée à la fin du règne d'al-Muzaffar – c'est là que le souverain y vécut ses derniers jours –, la petite ville s'étendit surtout sous le règne de son fils al-Mu'ayyad (695-720/1296-1320) avec la construction de plusieurs palais, dont le plus célèbre, Dâr al-Ma'qalî, fut achevé au bout de sept ans en 708/1307. La description laissée par un chroniqueur contemporain (Ibn 'Abd al-Majîd, 1988 : 251-254) insiste particulièrement sur l'ampleur du bassin, long de cent coudées (environ 40 m) et entouré de fontaines en forme d'oiseaux et d'animaux sauvages. Plus encore, les poèmes déclamés lors de l'inauguration du bâtiment chantent la beauté de ses jardins (*hadâ'iq*), des « fruits de la Syrie et de l'Inde » qui y poussaient, mais surtout des « vignes » et des « raisins » qui y avaient été disposés en abondance.

Le même bourgeoinement des espaces palatiaux est observable autour de la ville de Zabîd dès la seconde moitié du VII^e/XIII^e siècle. Les souverains eurent une véritable prédilection pour les palmeraies des alentours de la capitale tihâmie, particulièrement visitées au moment de la récolte des dattes. Le premier sultan rasûlide à montrer un intérêt soutenu à cet égard n'est autre qu'al-Ashraf 'Umar, fils d'al-Muzaffar Yûsuf. En 695/1295, première année de son règne, ce souverain se rendit à Zabîd et y fit une entrée solennelle, précédé par les savants de la ville qui portaient des Corans. Il assista ensuite aux réjouissances qui se déroulaient dans la palmeraie, en compagnie de ses concubines abritées dans près de 300 palanquins. Si l'on en croit la principale chronique yéménite, *Al-ûqûd al-lu'lu'yya* (Al-Khazrajî, 1981 : I, 244), les festivités liées à la cueillette des dattes étaient déjà connues à cette époque sous le nom de *subût*, une appellation qui se serait répandue vers le milieu du VII^e/XIII^e siècle¹². En 708/1307, l'année même où fut achevé le grand palais de Tha'bât, le sultan al-Mu'ayyad participa lui aussi aux rituels de la palmeraie, en prolongeant son parcours jusqu'au village d'al-Fâza (Al-Khazrajî, 1981 : I, 314). Située au bord de la mer Rouge, cette dernière localité abritait un sanctuaire réputé, ainsi qu'un pavillon sultanien, au moins depuis la seconde moitié du VII^e/XIII^e siècle (Ibn al-Mujâwir, 1951 : 80-81 ; Smith, 1974a : I, p. 454). Avec l'intégration de ce lieu côtier, c'est l'ensemble du territoire situé au sud de Zabîd qui se trouvait promu au rang d'espace princier (Vallet, 2006 : I, p. 330-333).

À partir de la fin du VII^e/XIII^e siècle, Ta'izz/Tha'bât et la palmeraie de Zabîd devinrent ainsi les principaux théâtres du cérémonial rasûlide. Ces deux espaces se complétaient et se prolongeaient, leur association renvoyant ainsi à l'existence d'un réel équilibre entre les deux capitales de la dynastie. C'est en tout cas cette image qui transparait à travers la description détaillée et bien informée consignée par le secrétaire de chancellerie égyptienne Ibn Faḍl Allâh al-'Umarî dans sa grande encyclopédie *Masâlik al-absâr* à partir d'informations remontant aux années 710-720/1310-1320. Le royaume rasûlide possédait, selon cet observateur extérieur, deux « sièges du pouvoir (*qâ'idat al-mulk*) » : Ta'izz et Zabîd (Ibn Faḍl Allâh al-'Umarî, 1985 : 150). Leur complémentarité empruntait volontiers des traits naturels. À chacune correspondait une saison : « Le souverain du Yémen passe l'été à Ta'izz et l'hiver à Zabîd. » (*ibid.* : 152). Chacune possédait en outre

12. La plus ancienne description de ces pratiques nous est donnée par Ibn al-Mujâwir dans son *Târîkh al-mustabîr* (1951 : 80-81), sans qu'il utilise le terme de *subût* : « Les gens s'installent pendant deux ou trois mois dans la palmeraie. [...] Ils jouent, rient et boivent. On fabrique avec la datte, le froment (*burr*) et le *ruḥb* une boisson fermentée (*nabîdl*) appelée *al-faḍîkh*, nuit et jour, et les femmes boivent avec les hommes. » La première mention de l'usage du terme *subût* se trouve à notre connaissance chez l'historien al-Janadî (m. 730/1330) dans sa notice biographique d'un certain Abû al-Rabî' Sulaymân b. Mûsâ (m. 652/1254), *faqîh* de Zabîd qui partit pour l'Abyssinie « quand apparurent les *subût* à Zabîd » (Al-Janadî, 1988 : II, p. 49). Selon l'almanach du sultan al-Ashraf 'Umar, le début des *subût* correspondait au premier samedi du mois de mai/ayyâr (Varisco, 1994 : 32, 52, 157-158). Le nom de *sabt al-subût* était le même que celui de la fête juive de la Pentecôte, sept semaines après la Pâque mais selon D. M. Varisco, *sabt* pouvait signifier toute période de « repos ». C'est dans ce sens général que le mot fut vraisemblablement employé à Zabîd.

ses propres richesses, parmi lesquelles les raisins, cités en premier pour la région de Ta'izz. Il est certain que cette représentation équilibrée de deux villes, de deux centres de pouvoir, et par extension de deux provinces, représentées par les cultures emblématiques de la vigne et du palmier, n'était pas le seul fruit de l'imagination d'al-'Umarî. Ce dernier, qui ne visita jamais l'Arabie du Sud, s'appuie essentiellement sur des témoignages rapportés par d'anciens membres de la chancellerie rasûlide réfugiés en Égypte. La mise en scène symétrique de Zabîd et Ta'izz, avec leurs palais et leurs fruits respectifs, relevait donc d'une vision émanant directement du cœur de l'administration et du pouvoir sultaniens.

Crise et reconstruction de l'espace rasûlide

Que les deux villes principales du royaume, Ta'izz et Zabîd, aient été alors présentées comme complémentaires ne signifie pas pour autant qu'elles aient eu les mêmes fonctions dans la construction de l'État rasûlide. Aux VII^e-VIII^e/XIII^e-XIV^e siècles, Ta'izz, massée autour de sa forteresse, et sa périphérie palatiale, Tha'bât, étaient par excellence des villes du pouvoir, créées par lui et pour lui, comme il y en eut tant dans le monde arabo-musulman médiéval. Cœur de l'administration militaire et fiscale, la forteresse du Yémen vert et ses faubourgs étaient aussi les dépositaires de la mémoire dynastique, conservée notamment par les madrasas-mausolées qu'édifièrent les différents sultans (Sadek, 2003). À Zabîd, de fondation princière plus ancienne, l'autorité sultanienne se présentait sous un autre jour. Le pouvoir sur la ville y était fondamentalement partagé entre les serviteurs du sultan et des élites urbaines lettrées ou marchandes. À sa façon, la prospérité de la cité tihâmie symbolisait l'alliance fructueuse que les souverains avaient su nouer avec les grandes familles de savants religieux, l'une des principales clés de l'ancrage rasûlide dans le temps (Vallet, 2006 : I, 314-317).

Cet équilibre spatial et social fut brutalement rompu par la crise qui se déclencha à partir des années 750/1350. L'enlèvement du sultan al-Mujâhid à La Mekke par les troupes égyptiennes au cours du pèlerinage de l'année 751/1351 entraîna un vide du pouvoir pendant près d'une année et, à plus long terme, un affaiblissement certain de l'autorité sultanienne. Une grande partie des montagnes du sud se déroba au contrôle direct de l'administration et de l'armée. En témoigne l'exemple des massifs de Wuşâb, situés à l'est de Zabîd, où « la monnaie et le prêche du vendredi » restaient dans les années 750/1350 les deux seules traces de la souveraineté rasûlide après l'effacement de toute tutelle militaire et fiscale du sultanat (al-Wuşâbî, 1979 : 121). Au-delà de ces bouleversements conjoncturels, des dérèglements plus profonds se firent jour, notamment dans la Tihâma, autour de la question du partage des terres. Les tribus périphériques du wâdî Zabîd, al-Ma'âziba et al-Qurashiyyûn, parvinrent à s'emparer des palmeraies de Zabîd en 759/1358, les partagèrent entre elles et en chassèrent leurs habitants (Al-Khazrajî, 1981 : II, 92). Ajoutés aux attaques menées par les cavaliers zaydites depuis la région de Ḥajja et à la sécession de la grande province septentrionale de Ḥaraḍ,

les soulèvements tribaux remirent bientôt en cause l'ensemble du dispositif rasûlide dans toute la plaine côtière, à tel point qu'en 761/1360, « la ruine régnait sur la majeure partie de la Tihâma ; il ne restait debout dans le wâdî Zabîd que 3 ou 4 villages ainsi que la ville. » (Al-Khazrajî, 1981 : II, 96).

L'avènement d'un nouveau sultan énergique, al-Afðal al-'Abbâs, et la mobilisation de toutes les forces des montagnes restées fidèles au pouvoir permirent finalement de repousser les offensives venues du nord et de rétablir progressivement un calme précaire à partir de 766/1365. Mais la reconstruction du territoire tihâmî, entamée lentement à la fin des années 760/1360, s'affirma surtout avec le sultan al-Ashraf Ismâ'îl b. al-Afðal al-'Abbâs. Le parcours que celui-ci accomplit lors de son accession au pouvoir en 778/1376 est d'ailleurs emblématique des nouveaux équilibres territoriaux nés de la grande crise. C'est d'abord à Zabîd que le nouveau souverain se rendit pour y prendre la dépouille de son père, mort dans l'un des palais de la palmeraie. Il le remonta à Ta'izz où se déroulèrent l'enterrement et tous les rituels de passation du pouvoir. Dès l'achèvement de la cérémonie d'allégeance (*bay'a*), le nouveau souverain s'empressa de redescendre vers la capitale de la Tihâma. La ville et son immédiat arrière-pays devaient absorber presque tous les efforts de son règne jusqu'à sa mort en 803/1400.

Dès 779/1377, al-Ashraf Ismâ'îl fit procéder à un dénombrement de tous les palmiers du wâdî, signe du rétablissement de la fiscalité et du contrôle sultanien sur l'ensemble de ces terres (Al-Khazrajî, 1981 : II, 142). Par une série de décrets en 783/1382, renouvelés en 794/1393, le souverain s'efforça de revenir aux principes d'imposition qui avaient prévalu avant la grande crise (*ibid.* : II, 147). Il ordonna par ailleurs de reconstruire certains des palais de la palmeraie, ou de restaurer les mosquées, les écoles et les fontaines de Zabîd. Il veilla notamment à ce que soient rétablis les revenus des terres et des palmeraies qui avaient été immobilisées comme biens waqf au cours du premier siècle rasûlide (*ibid.* : II, 180). Enfin, la construction et l'entretien de la somptueuse madrasa Ashrafiyya de Ta'izz, encore visible aujourd'hui, furent largement soutenus par les revenus renouvelés du wâdî¹³.

En apparence, les festivités célébrées lors de la circoncision des fils d'al-Ashraf Ismâ'îl en 794/1392 parurent signifier de nouveau la réunion, au sommet du pouvoir, des provinces de Ta'izz et de Zabîd. Le chroniqueur contemporain al-Khazrajî, dans une longue description de première main, énumère à l'envi tous les produits qui furent offerts lors des grands banquets donnés en cette occasion, à Ta'izz et Tha'bât, en présence de tous les plus éminents membres de l'armée (*ibid.* : II, 195-200). L'historien souligne notamment l'importance des présents qui furent envoyés par l'émir Fakhr al-Dîn Abû Bakr al-Ghazâlî, maître de la forteresse de Şabîr, cette imposante montagne dominant Ta'izz et ses bourgs. Parmi ceux-ci, on ne manquera pas de noter la présence en bonne place des

13. Nous renvoyons ici à l'étude en cours de M'hamed Saïd sur la *waqfiyya ghassâniyya* de Ta'izz qui contient la liste complète des propriétés affectées à plusieurs établissements religieux sultaniens de cette ville, dont la madrasa Ashrafiyya. Les terres du wâdî Zabîd y occupent une place majeure.

« raisins de plusieurs couleurs » aux côtés de l'ail vert, des fèves ou des cannes à sucre, tous issus des terroirs que cet émir contrôlait.

Toutefois, ce n'est pas dans les forteresses du sud du pays que s'achevèrent les différentes cérémonies, mais à Zabîd, où l'ensemble de la population se rendit en procession depuis la cité jusqu'au grand palais sultanien situé en bordure des palmeraies : « Tous les gens marchèrent selon leur classe (*tabaqât*), des cultivateurs (*ḥarrâth*) aux ministres (*wuzarâ*), tous accompagnés au son du tambour et des chants » (ibid. : II, p. 200). De Ta'izz à Zabîd, de la ville au palais, l'unité retrouvée des terroirs, du peuple et du souverain se manifesta d'abord au sein du territoire tihâmî. Deux ans plus tard, au cours du ramadan de l'année 796 (juillet 1394), c'est en ce même lieu qu'al-Khazrajî campe l'une des scènes les plus étonnantes de la fin du règne d'al-Ashraf Ismâ'îl : le souverain, entouré « de nombreuses personnalités de son État (*wujûh ahl dawlati-hî*) » et d'« émissaires (*sufarâ*) de toute provenance », de l'Inde jusqu'à l'Égypte, se livrant quotidiennement à de longues séances d'intercession (*tashfî'*) sous l'ombre protectrice des palmiers. Objets de tous les soins du souverain, Zabîd et son wâdî étaient bel et bien devenus à la fin du VIII^e/XIV^e siècle l'axe central à partir duquel s'affirmaient encore les maigres prétentions territoriales du sultanat.

C'est dans le contexte de cette reconstruction qu'il convient de replacer la controverse de la vigne et du palmier. Survenue en 795/1393, soit un an à peine après les réjouissances célébrées en l'honneur des fils du sultan, cette joute versifiée doit être interprétée au regard de la sévère crise qui affecta le sultanat dans la seconde moitié du VIII^e/XIV^e siècle et des nouveaux équilibres provinciaux promus par le sultan al-Ashraf Ismâ'îl. En un sens, la querelle mettait de nouveau en avant les deux grandes régions, la Tihâma et le Yémen vert, qui avaient été depuis le VII^e/XIII^e siècle à l'origine de la prospérité agricole et foncière du sultanat. Dans le même temps, elle témoignait aussi d'une tension réelle entre ces deux territoires, résultant de l'intérêt soutenu accordé par le pouvoir sultanien à la ville de Zabîd et à son arrière-pays immédiat. Jusqu'au milieu du VIII^e/XIV^e siècle, il pouvait paraître incongru pour le pouvoir d'avoir à choisir entre les montagnes et les plaines du Yémen, entre la vigne et le palmier. Les souverains rasûlides prenaient sans hésitation les deux. Nul besoin alors de mettre en scène de controverse. Il en allait tout autrement à la fin du siècle : pressé de restaurer le lustre de la dynastie et d'assurer les bases de sa survie matérielle, al-Ashraf Ismâ'îl ne pouvait se passer de l'appui des élites civiles et militaires de la Tihâma. Les processions urbaines mises en scène entre la ville de Zabîd et les palais de la palmeraie, contrastant avec les rituels exclusivement courtois de Ta'izz, témoignent éloquemment de ce poids renforcé des notables de la cité et de ses environs. De ce fait, il n'y a rien d'étonnant à ce que la datte, au-delà même des qualités de sa couleur et de son aspect, l'ait emporté, aux yeux du sultan, sur les pâles raisins des montagnes du sud.

Zabîd et son wâdî, un conservatoire de l'identité tihâmie ?

Si la controverse de 795/1393 s'inscrivait dans un cadre éminemment politique, il est intéressant de noter que l'opposition territoriale qui la sous-tendait fut largement reprise au-delà de la cour sultanienne dans les décennies suivantes. Plusieurs poèmes, composés par des lettrés de Zabîd dans la première moitié du IX^e/XV^e siècle, dénoncent à l'envi les conditions régnant dans les montagnes (Al-Ḥibshî, 1980 : 143). Dévorés par un « froid vif », les corps y deviendraient un « pâturage pour les punaises », selon les mots du poète renommé Ismâ'il ibn al-Muqrî¹⁴. L'absence de soleil dans le fond des vallées y entretiendrait aussi une épaisse obscurité, ce qui valut à Jibla, l'une des principales villes du Yémen vert, les moqueries du même auteur :

« Ô nuit de Jibla, ton aube se lèvera-t-elle un jour ?
Hélas, les cris n'ont pu éveiller celui qui n'entend pas :
Le matin se rend vers Jibla lentement, à contrecœur,
mais se presse quand il en repart.
Il y reste une heure le regard perdu puis disparaît
et le restant de ses jours n'y revient plus. »

Et le poète de conclure : « Si un Tihâmî se plaint d'être perdu à Ta'izz, il sera, sur la terre de Jibla, encore plus égaré. », ce qui n'est pas sans faire écho aux vers de son contemporain 'Uthmân b. 'Umar al-Nâshirî (m. 848/1444), un savant zabîdî qui avait été nommé à la tête d'une madrasa sultanienne de Ta'izz dans les années 830/1430 (al-Burayhî, 1983 : 114) :

« En réfléchissant en moi-même, j'ai constaté qu'il n'y avait de plus grande erreur que celle de celui qui laisse les plaines (*tahâ'im*) pour la montagne et qui, ayant quitté de la demeure des aimés, demande ce qu'est devenu celui-ci ou celui-là. »

Au-delà de l'emphase qui sied à ce type de composition, ces textes reflètent indiscutablement un repli des lettrés tihâmîs sur leur province. Celui-ci s'affirma avec d'autant plus de force que la décomposition du sultanat s'accéléra brutalement dans le deuxième quart du IX^e/XV^e siècle, entraînant l'éclatement définitif des réseaux de pouvoir rasûlide. Dans les anciennes provinces du Yémen vert, le soulèvement des hommes de tribus, comme ceux du jabal Ṣabir, dont « la coutume était autrefois de vendre les fruits et les légumes (*aqshâm*) dans la ville de Ta'izz tous les jours » (al-Dâ'î Idrîs, 1995 : 27), culmina avec le pillage définitif des palais de Tha'bât en 849/1445. En Tihâma, l'ancien réseau de villes fortifiées, qui contrôlaient les différents wâdîs fut mis à bas. Hormis Zabîd, aucun des chefs-lieux des anciennes circonscriptions rasûlides ne devait se relever de la longue période de troubles qui accompagna l'agonie de la dynastie dans la plaine côtière.

14. Né à Abyât Ḥusayn en 755/1354, Ibn al-Muqrî enseigna durant une grande partie de sa vie la langue arabe et le droit à Zabîd jusqu'à sa mort en 837/1433. Connue pour son verbe acéré, il s'illustra particulièrement dans la polémique contre les disciples d'Ibn 'Arabî (Al-Ḥibshî, 1980 : 269-275).

En 858/1454, le dernier prétendant au trône prenait la fuite depuis 'Adan. Le sultanat rasûlide s'effondra pour finalement laisser la place à une nouvelle dynastie, les Tâhirides, dont le centre de gravité était établi au nord-est de Ta'izz, dans les villes de Miqrâna et de Radâ'. Le rôle de l'ancienne capitale du Yémen vert se limita désormais à celui d'une forteresse puissante qui n'était plus le siège du pouvoir – et qui ne le serait plus pour longtemps. Zabîd elle, devait connaître des jours meilleurs. À la fin du IX^e/XV^e siècle, Ibn al-Dayba', principal historiographe des sultans tâhirides (m. 944/1537), n'hésite pas à affirmer, à propos de celle qui était presque devenue l'unique cité de la Tihâma (Ibn al-Dayba', 1983 : 47) : « Zabîd est la métropole (*qaṣaba*) du bas Yémen ». Il n'est alors plus question de Ta'izz ou de Jibla. Seule Ṣan'a', « métropole du Haut Yémen » paraît pouvoir rivaliser avec elle. Et Ibn al-Dayba' de détailler ainsi les mérites de sa ville natale (*ibid.* : 48) :

« C'est le pays du savoir et des savants, du droit et des juristes, de la foi, de la piété, de la bonté et de la félicité. [...] C'est une ville ronde de forme, au site étonnant, à mi-chemin entre la mer et la montagne ; au sud se trouve son wâdî appelé le wâdî béni de Zabîd, célèbre pour avoir appelé sur lui les bénédictions du Prophète. Ses bénédictions sont manifestes, aucun wâdî au Yémen n'en a autant. La bénédiction du Prophète a aussi englobé le wâdî Rima' qui est au nord. C'est donc une ville bénie entre deux wâdîs bénis. À l'est, à une distance d'une demi-journée, se trouvent les montagnes vertigineuses et les splendides forteresses, les citadelles imprenables et les altières demeures. À l'ouest, à une distance d'une demi-journée, se trouvent la mer bouillonnante et les impétueux navires, les hautes palmeraies et les palais raffinés. Elle est aujourd'hui la plus grande des villes du Yémen, plus grande encore que Ṣan'a', distante de 40 parasanges. Il n'y a pas au Yémen des gens plus riches que sa population, ni de plus enclins au bien et plus solides dans la foi. Ses jardins sont vastes, les eaux abondantes. On y trouve comme fruits le raisin, la grenade, la figue, la figue de Barbarie, le cocotier [...]. Les palmiers produisent des dattes de toutes les couleurs, jaune, rouge, ou verte. »

Dattes et raisins, palais et forteresses, palmeraies et montagnes : il est frappant de voir à quel point la cité de Zabîd concentre dans ce texte des caractéristiques présentées un siècle plus tôt comme antagonique. Trace éminente d'une organisation de l'espace politique qui avait, au début du X^e/XVI^e siècle, largement disparu, la capitale tihâmie revendiquait désormais une identité qui en faisait l'héritière, en même temps que le véritable « lieu de mémoire », de l'ancien territoire dynastique des Rasûlides.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AL-BURAYHÎ, 1983, *Ṭabaqât ṣulahâ' al-Yaman*, éd. 'Abd Allâh al-Ḥibshî, Ṣan'a', Markaz al-dirâsât wa-l-buḥûth al-yamanî, 394 p.
- AL-DÂ'Î IDRÎS, 1995, *Rawḍat al-akbbâr wa-nuzhat al-asmâr fi ḥawâdith al-Yaman al-kibâr fi al-ḥuṣûn wa-l-amṣâr*, éd. Muḥammad al-Akwa', Ṣan'a', Manshûrât al-hay'a al-'âmma al-yamaniyya li-l-kitâb, 255p.

- AL-ḤIBSHĪ 'Abd Allāh, 1980, *Ḥayāt al-adab al-yamanī fi 'aṣr Banī Rasūl, Ṣan'ā'*, Wizārat al-I'lām wa-l-thaqāfa al-yamaniyya, 226 p.
- AL-JANADĪ, 1989, *Al-Sulūk fi ṭabaqāt al-'ulamā' wa-l-mulūk*, éd. Muḥammad al-Akwa', Ṣan'ā', Wizārat al-thaqāfa, 2 vol.
- AL-KHAZRAJĪ, 1981, *Al-ūqūd al-lu'lu'yya fi tāriḫ al-dawla al-rasūliyya*, éd. Muḥammad al-Akwa', Ṣan'ā', Markaz al-dirāsāt wa-l-buḥūth al-yamanī, 2 vol.
- AL-MAQḤAFĪ, 2002, *Mu'jam al-buldān wa-l-qabā'il al-yamaniyya*, Ṣan'ā', Dār al-Kalima, 2 vol.
- AL-WUṢĀBĪ, 1979, *Tāriḫ Wuṣāb aw kitāb al-i'tibār fi dhikr al-tawāriḫ wa-l-akhbār*, éd. 'Abd Allāh al-Ḥibshī, Ṣan'ā', 320 p.
- BATES Michael L., 1975, *Yemen and its conquest by the Ayyubids of Egypt (AD 1137-1202)*, Ph.D., University of Chicago, 345 p.
- HATHAWAY Jane, 2003, *A Tale of Two Factions. Myth, Memory and Identity in Ottoman Egypt and Yemen*, Albany, State University of New York Press, 295 p.
- IBN 'ABD AL-MAJĪD, 1988, *Bahjat al-zaman fi tāriḫ al-Yaman*, éd. 'Abd Allāh al-Ḥibshī et Muḥammad al-Sanabānī, Ṣan'ā'.
- IBN AL-DAYBA', 1983, *Bughyat al-mustafid fi akhbār madīnat Zabīd*, éd. J. Chelhod, Ṣan'ā', Beyrouth, Markaz al-dirāsāt wa-l-buḥūth al-yamanī, 156 p.
- IBN AL-MUJĀWIR, 1951, *Ṣifat bilād al-Yaman wa-Makka wa-ba'd al-Ḥijāz al-musammā Tāriḫ al-mustabṣir*, éd. O. Löfgren, Leyde, Brill.
- IBN FAḌL ALLĀH AL-'UMARĪ, 1985, *Masālik al-absār fi mamālik al-amṣār. L'Égypte, la Syrie, le Hijāz, le Yémen*, éd. Ayman Fu'ād Sayyid, Le Caire, IFAO, 200 p.
- JĀZIM 2003 et 2005 : *Nūr al-ma'ārif fi nuṣūm wa-qawānīn wa-a'rāf al-Yaman fi al-'ahd al-muẓaffarī al-wārif / Lumière de la connaissance. Règles, lois et coutumes du Yémen sous le règne du sultan rasoulide al-Muẓaffar*, édition arabe et introduction, Ṣan'ā', CEFAS, 2 vol.
- KNYSH Alexander D., 1999, *Ibn Arabi in the Later Islamic Tradition*, Albany, State University of New York Press, 449 p.
- RENAUD Etienne, 1984, « Histoire de la pensée religieuse au Yémen », in J. CHELHOD (dir.), *L'Arabie du Sud. Histoire et civilisation. T. 2 La société yéménite de l'Hégire aux idéologies modernes*, Paris, Maisonneuve et Larose : 57-68.
- SADEK Noha, 2003, « Ta'izz, capital of the Rasulid dynasty in Yemen », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 33: 309-313.
- SMITH Georges Rex, 1974a, *The Ayyubids and Early Rasulids in the Yemen (567-694/1173-1295)*, Londres, E. J. W. Gibb Memorial Series, New Series, XXVI, 2 vol.
- 1974b, « The Yemenite Settlement of Tha'bāt: Historical, Numismatic and Epigraphical Notes », *Arabian Studies* 1, ed. R.B. Serjeant and R.C. Bidwell, Londres, C. Hurst and Company: 119-134, repris dans *Studies in Medieval History of the Yemen and South Arabia*, Londres, Variorum Reprints, 1997.
- 1988, « Politische Geschichte der islamischen Jemen bis zur ersten türkischen Invasion (1-945 Hidschra: 622-1538 n. Chr.) », in W. DAUM (dir.), *Jemen. 3000 Jahre Kunst und Kultur des glücklichen Arabien*, Innsbruck, Pinguin-Verlag: 136-154.

- VADET Jean-Claude, 1969, « L'acculturation des Sud-arabiques de Fustât au lendemain de la conquête arabe », *Bulletin des Études orientales* 22, Damas : 7-14.
- VALLET Eric, 2006, « Pouvoir, commerce et marchands dans le Yémen rasûlide (626-858/1229-1454) », thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Françoise Micheau, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2 vol.
- VARISCO Daniel M., 1994, *Medieval Agriculture and Islamic Science. The Almanac of a Yemeni Sultan*, Seattle, University of Washington Press, 349 p.